

de rentrer et qui ne riait plus, s'apprêtait à exécuter les ordres de son chef.

—On te mettra en correction jusqu'à ta majorité, expliqua Beautreillis ; quand tu sortiras de la prison, tu vaudras un peu moins cher que lorsque tu y seras entré, c'est-à-dire que tu ne vaudras plus rien du tout ; mais tu seras mûr pour l'échafaud.

Les bambins s'écartèrent instinctivement du scélérat.

Ils voyaient déjà la tête de Fadart rouler dans l'immonde panier.

Les impressions sont très vives à cet âge ; plus d'un gamin pâlit et trembla.

—Allons ! à genoux, fit plus impérieusement le docteur.

Et il leva la main pour forcer le coupable à obéir.

Fadart eut un regard circulaire, comme un louveteau qui voudrait échapper aux chasseurs ; il était bien pris ; il se résigna et s'agenouilla.

—Dis maintenant ces mots : " Je vous demande pardon de m'être conduit comme un petit gredin."

Fadart redit la phrase sans trop se faire prier.

—Et maintenant, dit le docteur, expulsez-moi ce microbe.

—Microbe ! répéta le fils du chiffonnier abasourdi, sans comprendre, mais estimant que l'épithète devait être terrible.

Les enfants ne comprirent pas davantage, mais il n'en éclatèrent pas moins de rire, tant la mine du docteur était drôle et celle du meurtrier piteuse.

Gustave empoigna Fadart, qui ne demandait qu'à s'en aller au plus vite.

Sur le seuil de la porte, le jeune bandit se sentit plus fort.

Il eut un geste obscène qu'il avait appris de son père, et il cria, d'une voix troublée par sa rage impuissante :

—Tas de poires, va !

Beautreillis haussa les épaules.

Revenant aux enfants du quartier qui avaient été habillés par ceux de l'hospice, il les passa en revue et complimenta sœur Simplice de son idée.

Puis, la religieuse et lui s'occupèrent de nouveau de Claudinet.

—Te voilà riche, mon petit ami, lui dit Beautreillis.

—Non, protesta l'enfant, puisque je n'ai pas de sous.

—Mais ce papier-là en représente beaucoup.

C'était donc vrai ?

Les marmots, sans encore bien s'expliquer le rapport qu'il pouvait y avoir entre cette paperasse, où il n'y avait même pas d'images, —et des pièces blanches ou jaunes, voyaient néanmoins que le docteur parlait sérieusement.

Ce n'était plus un jeu, ce n'était pas une attrape ; il ne se moquait nullement du blondin si gentil, si doux, si bon camarade.

Leur admiration n'était pas exempte d'envie, mais ils savaient déjà dissimuler ce dernier sentiment.

Alors, Claudinet pourrait se payer des éclairs, des meringues, des babas, des confitures tant qu'il en voudrait ?

Il aurait du vin à chaque repas, du vin sucré, du vin de Bourgogne.

Les gamins, qui buvaient si souvent de l'eau de Seine, appréciaient surtout cette facilité de s'abreuver plus agréablement.

Ils regardèrent le petit privilégié avec l'expression flatteuse et un peu lâche des hommes qui voient subitement quelqu'un de leur condition précaire, s'élever tout à coup au-dessus d'eux par un caprice de la fortune.

Ces regards disaient clairement : Tu ne nous oublieras pas, hein ? Tu nous feras partager tes gâteaux ?

—Dis donc, fit Baptiste Gorju, le cœur très gros, il faut que je rende ton *panetot*.

—Non, puisque je te l'ai donné, répliqua tout de suite le fils de Rose Fouilloux.

—Je vous recoudrai la doublure avant que vous partiez, reprit la religieuse, et vous pourrez rentrer chez vous vêtu chaudement.

Baptiste écarquilla plaisamment les yeux et parut tout prêt à chanter une nouvelle chansonnette.

Robichon, le galopin aux romances échevelées, commençait déjà son métier de courtisan.

Il disait à mi-voix, mais de façon à être parfaitement entendu de celui qu'on n'était pas loin de prendre pour un millionnaire :

—C'est mon ami !... Il est bien gentil, Claudinet !... Celui qui voudrait lui faire du mal aurait affaire à moi.

Maubert riposta avec son effronterie de moineau franc :

—Espèce de blagueur... Tu te cachais tout à l'heure, quand il fallait te montrer... Tu dis ça parce qu'il a des pépètes.

Claudinet, le premier étourdissement passé, devint beaucoup moins gai que ses compagnons.

Il réfléchissait et s'attristait.

Il ne se demandait pas pourquoi sa pauvre maman avait caché ce papier de cette façon, c'était au-dessus de son intellect, mais il entrevoyait confusément un changement radical dans son existence ; or, il

était si tranquille dans cette maison, qu'il n'eût rien souhaité de plus.

Il n'y tenait plus et traduisit ses inquiétudes :

—Sœur Simplice, vous me garderez tout de même ?

Ce fut le docteur qui répliqua :

—Sœur Simplice ne le peut pas pour trois raisons.

Claudinet eut un frémissement de douleur.

La première est que tu occuperais la place d'un enfant qui méritera à son tour toute notre sollicitude ; la deuxième est que Sœur Simplice va quitter très prochainement les Enfants-Assistés ; la troisième est que, grâce à tes quinze mille francs, tu pourras être élevé autrement qu'en miséreux... As-tu compris ?

Claudinet baissa la tête et les larmes s'échappèrent de ses yeux.

Les autres petits se regardaient consternés. Sœur Simplice n'allait plus être avec eux ; ils se sentaient éperdus. Ils en oubliaient la fortune de leur camarade.

Très émue, la sainte fille dit au docteur :

—Je ne saurai pas ce que ces pauvres enfants seront devenus.

Beautreillis eut un mouvement de paupières signifiant que la destinée de ces petits misérables n'était malheureusement pas une énigme.

Toute leur vie, plus ou moins longue, ils traîneraient le boulet de l'adversité.

Ils étaient sans famille ! La société injuste ou la fatalité inique les rendaient responsables d'une faute qu'ils n'avaient pas commise ou d'un malheur dont ils étaient les premières victimes.

Beautreillis ne voulut pas attrister la sœur et désoler ces enfants en répondant dans ce sens ; il eut un geste vague. La religieuse savait bien qu'elle ne pouvait demander au médecin de la remplacer auprès de ces innocents.

Ils ne tarderaient pas à être dispersés au hasard des nécessités administratives.

Elle s'écria :

—Mes amis, je prierai Dieu pour vous, et mes nouveaux protégés ne me feront jamais oublier les anciens... Mais il faut que vous me promettiez, vous aussi, de toujours vous souvenir de sœur Simplice, qui aurait donné sa vie pour vous, si Dieu l'avait demandé... Priez, ne vous désespérez jamais !... Comptez sur la Providence dans les heures les plus sombres de votre existence... Quand vous vous sentirez très malheureux, rappelez-vous cette fête de Noël, et votre cœur sera moins ulcéré... Vous reprendrez des forces nouvelles ; vous ferez le suprême effort qui permet souvent de triompher des plus dures épreuves.

Claudinet ne fut pas seul à pleurer.

—Et surtout, mes enfants, ayez toujours présente à la mémoire la sublime maxime du Christ : " Aimez-vous les uns les autres." Vous avez vu tout à l'heure par l'acte irréfléchi du petit insensé que le docteur a chassé, combien le péché de colère est affreux... Ne vous révoltez jamais, pauvres petits, ni contre les choses, ni contre les hommes... Offrez vos chagrins au divin Sauveur... Il vous tendra une main secourable... Il vous retiendra sur le bord de l'abîme...

Sœur Simplice s'arrêta.

Les enfants tendirent vers elle leurs mains suppliantes.

Ils auraient voulu qu'elle parlât encore, qu'elle parlât toujours, et qu'elle leur promît à son tour de revenir, en cornette blanche, leur chanter la vieille chanson berceuse qui endormait jadis et endormirait encore leurs souffrances à l'heure où elles leur paraîtraient intolérables.

Le docteur s'entretint avec la religieuse à voix basse.

—Parmi ces gamins, fit Beautreillis, il en est au moins un que je puis ne pas perdre de vue tout à fait... Je ne dirai pas qu'il s'agit de votre préféré... Vos bontés maternelles n'ont pas de préférences. Enfin, il s'agit du plus recommandable... de Claudinet.

—Oui, n'est-ce pas ? répliqua sœur Simplice, vous me promettez de vous enquérir de lui, quand il aura quitté l'hospice.

—Je ne sais pas au juste ; mais avec mon vieux scepticisme et mon mépris du genre humain, je suppose que cet enfant, que personne ne s'est présenté pour recueillir quand il a perdu sa mère, va trouver quelque parent éloigné dès qu'on apprendra l'existence de ces quinze mille francs.

—Comme vous êtes dur pour votre prochain, docteur.

—Je ne le serai jamais assez.

—Ainsi vous croyez que Claudinet...

—C'est une pure hypothèse de ma part, après tout... Ce qui est certain, c'est que le petit n'aura plus de privations à redouter.

—Si aucun parent ne survenait...

—Ce serait l'administration qui se chargerait de la tutelle... Ces choses-là se font très proprement.

—Claudinet continuera à être soigné ?

Le front du docteur s'assombrit.

A suivre